

DES
VIES VOLÉES

Direction éditoriale: Stéphane Chabenat

Édition: Charlotte Sperber

Traduction: Jeanne Heneug

Conception graphique et mise en page: Soft Office

Conception graphique de la couverture: Richard Augustus /
photographie: © Arcangel Images.



sont publiées par les Éditions de l'**Opportun**

16, rue Dupetit-Thouars

75003 Paris

www.editionsopportun.com

PATRICIA GIBNEY

DES
VIES VOLÉES

*Pour Aidan,
Un vrai soldat, un gardien de la paix.
Mon mari, mon ami
Repose en paix.*

Prologue

Kosovo, 1999

Le garçon aimait le calme du ruisseau qui coulait à mi-chemin entre sa maison et celle de sa grand-mère. Malgré le grondement de l'eau qui s'écoulait en contrebas, tout était calme aujourd'hui. Pas de coups de feu ni de bombardements. En trempant le seau dans l'eau de source, il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'il était seul. Il crut entendre une voiture au loin et regarda derrière lui. De la poussière s'élevait de la route sinueuse. Quelqu'un arrivait. Il souleva le seau, renversant l'eau. Les bruits de freins et de voix l'incitèrent à courir.

Alors qu'il approchait de la maison, il lâcha le seau et tomba sur le sol, s'allongeant sur le ventre. Des graviers déchirèrent sa peau nue.

Il avait laissé sa chemise accrochée à un clou rouillé qui dépassait d'un bloc de béton, là où il travaillait avec Papa. Ils essayaient de réparer les dégâts causés par les obus sur la maison de sa grand-mère. Le garçon savait que c'était inutile, mais Papa avait insisté. À 13 ans, il savait qu'il ne fallait pas discuter. Quoi qu'il en soit, il était heureux de passer une journée avec lui, loin des bavardages de sa mère et de sa sœur.

Il rampa sur la chaussée poussiéreuse, coudes et genoux fléchis, jusqu'aux longues herbes broussailleuses de la lisière. Il n'était qu'à quelques mètres de sa maison, mais il aurait pu se trouver à un kilomètre de là.

Il écouta et entendit des rires, puis des cris. Mama? Rhea? Non!

Il supplia le soleil qui brillait dans un ciel sans nuages. Sa seule réponse fut une chaleur brûlante sur sa peau.

D'autres rires rauques résonnèrent. Des soldats ?

Il avança. Des hommes criaient. Que pouvait-il faire ? Papa était-il trop loin pour l'aider ? Avait-il son fusil sur lui ?

Le garçon avança en rampant. Il écarta les longues herbes brunes, puis s'appuya entre deux poteaux à la clôture.

Une Jeep verte avec une croix rouge était ouverte. Quatre hommes en uniforme. Des uniformes de soldats. Des fusils en bandoulière dans le dos. Les pantalons tombaient autour des chevilles. Les fesses nues en l'air, en train de remuer. Il sut ce qu'ils faisaient. Ils avaient violé la sœur de son ami qui vivait au pied de la montagne. Puis ils l'avaient tuée.

Luttant contre ses larmes inutiles, il regarda. Mama et Rhea criaient. Les deux soldats se levèrent et réajustèrent leurs vêtements tandis que les deux autres prenaient leur place. D'autres rires éclatèrent.

Serrant les dents sur son poing, il étouffa ses sanglots. Shep, son chien, aboya bruyamment, tournant autour des soldats de façon hystérique. Le garçon se figea, puis sursauta, faisant craquer sa dent de devant contre sa mâchoire, alors qu'un coup de feu retentissait dans la montagne. Il poussa un cri involontaire. Des oiseaux s'élancèrent des arbres clairsemés, se mêlèrent, puis s'envolèrent dans toutes les directions. Shep resta immobile dans la cour, sous la balançoire de fortune, un pneu que Papa avait installé sur une branche lorsqu'ils étaient petits. Ils étaient encore des enfants, mais ils ne jouaient plus sur la balançoire. Depuis la guerre.

Une dispute éclata entre les soldats. Le garçon tenta de comprendre ce qu'ils disaient, mais ne put détourner son regard des silhouettes nues, couvertes de poussière, encore vivantes, dont les cris n'étaient plus que des gémissements étouffés. Où était Papa ?

Il regarda, comme hypnotisé, les hommes enfiler des gants de chirurgien. Le plus grand sortit une longue lame d'acier d'un fourreau ancien

attaché à sa hanche. Un autre fit de même. Le garçon était figé par la terreur. Il vit le soldat s'accroupir derrière sa mère et la traîner contre sa poitrine. L'autre homme attrapa Rhea, âgée de 11 ans. Du sang coulait le long de ses jambes et le garçon réprima l'envie de chercher des vêtements pour couvrir sa nudité. Pleurant des larmes silencieuses, il se sentait impuissant et inutile.

L'homme leva son couteau qui brilla au soleil avant de l'abaisser pour trancher Rhea de la gorge au ventre. L'autre fit de même avec Mama. Les corps se convulsèrent. Le sang jaillit et gicla sur les visages des agresseurs. Des mains gantées s'enfoncèrent dans les cavités et arrachèrent les organes, le sang dégoulinant le long de leurs bras. Les deux autres soldats se précipitèrent avec des caisses en acier. Les corps tombèrent sur le sol.

Les yeux écarquillés par l'horreur, le garçon vit les soldats placer rapidement les organes de sa précieuse maman et de sa sœur dans les caisses, puis rire lorsqu'ils les refermèrent. L'un d'eux sortit un marqueur de sa poche et écrivit négligemment sur le côté du conteneur, tandis qu'un autre se tournait vers Rhea et lui donnait un coup de pied. Son corps trembla. Le soldat regarda directement vers la cachette du garçon. Retenant son souffle, le regard rivé sur lui, le garçon ne ressentit plus aucune terreur. Il était prêt à mourir et se leva à moitié, mais l'homme retourna vers ses camarades. Ils mirent les caisses dans la Jeep, montèrent à bord et, dans un nuage de pierres et de poussière s'élevant vers le ciel, redescendirent la route de montagne.

Il ne sut pas combien de temps il était resté là avant qu'une main ne se pose sur son épaule et ne l'étreigne. Il plongea son regard dans une paire d'yeux au cœur brisé. Il n'avait pas entendu la course effrénée ni les cris frénétiques. La vision des corps éventrés de Mama et de Rhea s'était gravée dans son esprit comme une photographie. Et il savait que cette image ne s'effacerait jamais.

Papa l'entraîna vers les corps. Le garçon fixa les yeux de sa mère. Il implora la mort. Papa sortit son pistolet, tourna le visage de sa

femme vers l'argile chaude et lui tira une balle dans la nuque. Son corps fléchit. Il se figea.

Papa pleura, de grosses larmes silencieuses, et se fraya un chemin vers Rhea. Il lui tira également dessus. Le garçon savait qu'elle était déjà morte. La balle n'était pas nécessaire. Il tenta de le crier à son père, mais sa voix se perdit au milieu du tumulte.

«Je devais le faire!», s'écria Papa. «Pour sauver leurs âmes.» Il tira les deux corps, puis Shep, dans la maison. D'un pas décidé, il vida à la hâte un jerrycan d'essence à l'intérieur et y jeta une torche allumée avec des roseaux secs. Ramassant son arme, il la brandit en direction du garçon.

Aucun mot d'effroi, aucun mouvement. Pourtant, le garçon resta immobile jusqu'à ce qu'il vit le doigt de son père, taché de sueur, trembler sur la gâchette. D'instinct, il se mit à courir.

Papa cria: «Sauve-toi! Cours, mon garçon. Ne t'arrête pas de courir.»

En regardant par-dessus son épaule, il vit Papa tourner l'arme vers son propre front ridé et appuyer sur la gâchette avant de tomber en arrière dans les flammes. Celles-ci s'élevèrent avec un bruit sourd de froissement, semblable au craquement des arbres qui tombent.

Depuis la clôture, le garçon regarda la vie qu'il avait connue brûler aussi ardemment que le soleil dans le ciel. Aucune aide ne vint. La guerre avait poussé tout le monde à se débrouiller seul et il supposait que ceux qui vivaient dans les autres maisons le long de la route se cachaient, terrifiés, attendant leur tour. Il ne pouvait pas leur en vouloir.

Au bout d'un certain temps, le soleil se coucha et les étoiles de la nuit scintillèrent dans le ciel, comme si de rien n'était. Sans même une chemise sur le dos, il entreprit la longue marche solitaire vers le bas de la montagne.

Prologue

Il ne savait pas où il allait.

Il n'avait nulle part où aller.

Il s'en fichait.

Il marcha lentement, un pied devant l'autre, les pierres roulant sous les semelles en caoutchouc souple de ses sandales. Il marcha jusqu'à ce que ses pieds saignent. Il marcha jusqu'à ce que ses sandales se désintègrent à l'image de son cœur. Il continua à marcher jusqu'à ce qu'il atteigne un endroit où il ne ressentirait plus jamais la douleur.

Vendredi soir,

8 mai 2015 - Ragmullin

Chapitre 1

C'est l'obscurité qui l'effrayait le plus. L'incapacité à voir. Et les sons. Des bruits légers, puis le silence.

Elle se mit sur le côté, tenta de se hisser en position assise, puis se laissa glisser sur le sol. Elle abandonna. Un bruissement. Un grincement. Elle cria et sa voix fut renvoyée en écho. Elle sanglota, serrant ses bras autour de son corps. Sa fine chemise en coton et son jean étaient trempés de sueur froide.

L'obscurité.

Elle avait passé trop de nuits comme celle-ci dans sa propre chambre, à écouter les rires de sa mère et des autres dans la

cuisine, en contrebas. Maintenant, elle se souvenait de ces nuits comme d'un luxe. Car ce n'était pas vraiment l'obscurité. Les lumières de la rue et la lune projetaient des ombres à travers des rideaux minces comme du papier, donnant vie aux murs. Ses meubles anciens étaient droits comme des statues dans un cimetière faiblement éclairé. Ses vêtements, entassés sur une chaise dans un coin, avaient parfois semblé se soulever, car les phares des voitures qui passaient dans la rue brillaient à travers les rideaux. Et elle pensait qu'il faisait sombre ? Non. L'endroit où elle se trouvait maintenant était le véritable sens de l'expression « obscurité totale ».

Elle regretta de ne pas avoir son téléphone, avec toute sa vie dedans, ses cyber-amis sur Facebook et Twitter. Ils pourraient peut-être l'aider. Si seulement elle avait son téléphone.

Si seulement.

La porte s'ouvrit, la lueur du couloir l'aveuglant. Les cloches d'une église carillonnaient au loin. Où était-elle ? Près de chez elle ? Les cloches s'arrêtèrent. Un rire aigu retentit. La lumière s'alluma. Une ampoule nue oscilla dans le courant d'air et elle aperçut la silhouette d'un homme. Reculant contre le mur humide en faisant glisser ses talons nus sur le sol, elle sentit qu'on tirait sur ses cheveux et qu'une douleur pinçait chacun de ses follicules capillaires. Elle s'en fichait. Il pouvait la rendre chauve, tant qu'elle rentrerait chez elle en vie.

— S'il vous plaît...

Sa voix ne ressemblait pas à la sienne. Elle était aiguë et tremblante et n'avait plus rien à voir avec son habituelle assurance d'adolescente.

Une main rugueuse la tira vers le haut et ses cheveux s'enroulèrent autour de ses doigts. Elle plissa les yeux pour essayer de se faire une idée de la situation. Il était plus grand qu'elle, portait une cagoule grise tricotée, percée de deux fentes par lesquelles regardaient des yeux hostiles. Elle devait se souvenir de ces yeux. Pour plus tard. Quand elle serait libre. Une poussée de détermination se fraya un chemin dans son cœur. Redressant la colonne vertébrale, elle lui fit face.

— Quoi? aboya-t-il.

Son haleine putréfiée lui retourna l'estomac. Ses vêtements sentaient comme l'abattoir situé derrière la boucherie de Kennedy, sur Patrick Street. Au printemps, de petits agneaux succombaient aux balles, aux couteaux ou à tout autre moyen qu'ils utilisaient pour les tuer. Cette odeur. La mort. L'odeur écœurante qui s'accrochait à son uniforme tout au long de la journée.

Elle frissonna lorsqu'il approcha son visage. Maintenant, elle avait de quoi être encore plus effrayée que par le néant noir. Pour la première fois de sa vie, elle ressentit l'envie de voir sa mère.

— Laissez-moi partir! cria-t-elle. Je veux rentrer chez moi. À la maison. S'il vous plaît.

— Tu me fais rire, petite.

Il se pencha vers elle, si près que son nez couvert de laine toucha le sien et que son haleine malade suinta à travers les mailles du tricot.

Elle essaya de reculer, mais il n'y avait nulle part où aller. Elle retint sa respiration, essayant désespérément d'éviter de vomir, tandis qu'il lui saisissait l'épaule et la poussait vers la porte.

— La deuxième étape de ton aventure commence, dit-il en riant tout seul.

Son sang ne fit qu'un tour lorsqu'elle se mit à boiter dans le couloir stérile. Des plafonds hauts. De la peinture écaillée. Des radiateurs géants en fonte dont les ombres suspendaient ses pas hésitants. Une haute porte en bois bloqua sa progression. Une main glissa autour de sa taille, attirant son corps contre le sien. Elle se figea. Il se pencha et poussa la porte.

Forcée d'entrer dans une pièce, elle glissa sur le sol mouillé et tomba à genoux.

— Non, non...

Elle se retourna frénétiquement. Que se passait-il? Qu'est-ce que c'était que cet endroit? Des fenêtres recouvertes de plexiglas empêchaient la lumière du jour de pénétrer. Le sol était recouvert d'un plastique épais et humide, et les murs étaient striés de ce qu'elle pensa être du sang séché. Tout l'invitait à courir. Au lieu de cela, elle se mit à ramper. À quatre pattes. Tout ce qu'elle pouvait voir devant elle, c'étaient ses bottes, maculées de boue ou de sang, ou des deux. Elle lui fit face en faisant pivoter son corps.

Il retira la cagoule. Les yeux qu'elle n'avait vus qu'à travers des fentes étaient maintenant complétés par une fine bouche aux lèvres roses. Elle le regarda fixement. Son visage était une toile vierge prête à accueillir l'horreur.

— Redis-moi ton nom, demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je veux t'entendre le dire, grogna-t-il.

Vendredi soir,

En apercevant le couteau dans sa main, elle glissa sur le plastique imbibé de sang avant de s'effondrer devant lui. Cette fois, elle accueillit l'obscurité. Alors qu'elle s'enfonçait au cœur des petites étoiles qui scintillaient derrière ses yeux, elle murmura :
« Maeve. »